

Aristocratie et catholicisme

Evelyn Waugh

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Les éditions Robert Laffont republient un à un les romans d'Evelyn Waugh,¹ le grand écrivain satirique anglais. Ce qui nous donne l'occasion de nous pencher sur cette figure majeure du renouveau littéraire catholique d'Outre-Manche.

La satire est un genre assez peu pratiqué chez nous, sans doute parce que nos auteurs sont trop respectueux des pouvoirs établis ou qu'ils n'ont pas sous les yeux, comme les romanciers britanniques, une société aristocratique riche de tout son passé, avec ses us et coutumes, ses règles, son code, son étiquette et sa ménagerie, quoique sur son déclin - et parce que sur son déclin ! - dont ils eussent pu dépeindre les excentricités.

Car après *satire*, *excentricité* est le second mot qui nous vient à l'esprit quand on pense à un homme comme Evelyn Waugh (1903-1966). *Excentricité*, mot aussi difficile à définir que ceux d'*humour*, de *wit* ou de *nonsense* pour un homme du Continent. Mot qui, comme certains vins, doit être consommé sur place et qui ne supporte pas l'exportation.

Disons, pour simplifier, que depuis que l'Angleterre a perdu son centre à la Réforme, le luciférianisme, d'une part, et l'excentricité, de l'autre, surtout dans

les hautes sphères de la société qui ont tout loisir de s'y adonner et de s'y complaire, sont devenus les deux traits dominants du caractère britannique et les deux veines de son génie. Ajoutons-en un troisième : une fixation sur l'enfance dans ce qu'elle a d'aussi paradisiaque que la campagne anglaise, et que des ouvrages comme *Alice au pays des merveilles*, *Le vent dans les saules*, *Peter Pan*, *Winnie l'ourson* ou *Le Jardin secret* ont su traduire de manière inoubliable.

Décadence et frivolité

L'œuvre romanesque d'Evelyn Waugh est un pur produit de la société aristocratique britannique de la première moitié du XX^e siècle. Bien que n'appartenant pas par naissance aux couches supérieures de cette société, Waugh la fréquente d'assez près (d'abord à Oxford où il termine ses études, si l'on

1 • Collection Pavillons Poche, Paris : *Retour à Brideshead* (2005, 616 p.) ; *Grandeur et décadence* (2006, 322 p.) ; *Scoop* (2010, 350 p.) ; *Le cher disparu* (2010, 182 p.) ; *Ces corps vils* (2011, 350 p.) ; *Une poignée de cendres* (2011, 406 p.) ; *Hommes en armes* (2012, 476 p.). (n.d.l.r.)

peut parler d'études dans un tel lieu,² puis dans les clubs de Saint-James et les salons de Mayfair et de Belgravia, enfin aux mess d'officiers durant la Deuxième Guerre mondiale) pour en être le portraitiste et le satiriste idéal, étant à la fois dehors et dedans.

Il fit même mieux que de la peindre, il s'y identifia au point de finir par tenir pour lui-même ce rôle d'aristocrate conscient des responsabilités que ceux qui l'étaient de naissance n'étaient plus capables d'assumer. Et comme si de s'anoblir lui-même ne suffisait pas, il se fit aussi catholique, comme Frederick Rolfe avant lui, lequel se voyant refuser par les autorités ecclésiastiques de son pays l'accès au sacerdoce, imagina dans un roman autobiographique de se peindre sous les traits d'un pape de fiction, tenant à la fois de François d'Assise, de Savonarole et d'Alexandre Borgia.³ Car pour Rolfe comme pour Waugh, aristocratie et catholicisme étaient aussi indissociables que le trône et l'autel pour Joseph de Maistre, le catholicisme étant une seconde aristocratie, ou une aristocratie de substitution (c'est-à-dire de grâce et de couronnement), ajoutée à la première qui est de naissance et de nature.

Cette société aristocratique décadente dont Waugh fait le tableau et dont il décrit les excentricités, ne croyez pas qu'il se réjouisse de la voir disparaître. Il voudrait au contraire la voir durer, se

relever, car elle est, à ses yeux, le réservoir de toutes les valeurs nobles et désintéressées. Waugh peignit donc son déclin et sa disparition.

Que devient une société aristocratique quand elle cesse de remplir sa fonction et sa mission ? Elle fait de la figuration. Elle devient frivole. Ce qui au fond n'est pas plus mal que de faire dans le social et l'humanitaire en croyant faire œuvre de charité.

Le satirique

Evelyn Waugh se situe au carrefour de deux traditions : celle du dandysme excentrique héritée de Wilde, de Beerbohm, de Beardsley, de Firbank et du premier Huxley, qu'il illustra dans la première moitié de son œuvre, entre-

Evelyn Waugh, 1940



2 • Une université comme celle d'Oxford en ce temps-là tenait à la fois du club et du cloître, du phalanstère, de la république platonicienne revisitée par Walter Pater et de l'abbaye de Thélème, où des jeunes gens de familles fortunés venaient nouer des amitiés pour la vie entière, la question du travail ne se posant pas vraiment pour ces nobles éphèbes.

3 • *Hadrien VII* (1904). (n.d.l.r.)

prise sous le signe de la frivolité esthète et décadente, et celle du sérieux newmanien et chesteronien qu'avaient déjà cultivé Maurice Baring et Compton Mac Kenzie, et qu'il développa à partir de *Retour à Brideshead*, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Humour donc, et du plus noir et du plus renversant, celui qui vous cloue sur place et qui provoque le fou-rire ou vous laisse interdit. Mais humour par défaut, par nécessité et par désespoir. La perte étant celle de l'innocence et de la foi. L'humour est une denrée de substitution que secrètent les organismes exsangues et désespérés. L'humour est la paire de gants et les pincettes qu'on prend pour toucher à des plaies purulentes qui ne se refermeront jamais. L'humour est la dernière cartouche de l'honnête homme indigné et enragé. Une décomposition peut prêter à rire. Et quel rire ! Car Waugh a l'œil et le trait. Et dans sa rage à la Swift, il le charge et le noircit.

Ce qui enchantait et éblouissait encore chez un romancier lacunaire et lunaire comme Ronald Firbank, avec sa veine si particulière d'*inspired silliness*, enrage et désespère Waugh qui, vingt ans après, ne peut plus se contenter de vivre dans le monde féérique de son aîné. Waugh voit s'en aller tout ce qui a fait la grandeur, la grâce et la beauté de son pays : ses élégances, ses campagnes, ses églises, ses portraitistes et ses paysagistes. Il voit partir une civilisation élégante d'un côté, paysanne de l'autre, dont les attaches remontaient à Homère et à Virgile. Il voit, plus grave encore, partir la foi, qui tenait par toute sa symbolique à ce monde ancien et patriarcal.

Voilà ce que n'ont pas voulu comprendre les critiques littéraires après-guerre, ceux qui avaient encensé ses premiers

livres et qui étaient tous plus ou moins des intellectuels de gauche, hédonistes ou socialistes, et le plus souvent les deux à la fois, des bobos avant la lettre, comme son ami Cyril Connolly, critique littéraire du *Times*.

Orwell, parmi les intellectuels de gauche de sa génération, sans regretter pour autant les grâces aristocratiques de la vieille Angleterre, voyait avec la même horreur que Waugh se profiler le monde futur. Graham Greene, son interlocuteur privilégié dans le monde littéraire catholique anglais, dont les idées et la théologie étaient diamétralement opposées à celles de Waugh, l'un socialiste et presque janséniste et l'autre réactionnaire et thomiste, lui conserva une indéfectible admiration.

Le réactionnaire

Waugh ne faisait plus rire. Il était devenu sérieux. Il ne se contentait plus de faire la satire d'une société décadente et aristocratique, il attaquait ouvertement les valeurs nouvelles de la modernité. Ce qu'on ne lui pardonna pas. Il était devenu une vieille lune. Il avait la nostalgie du passé, la nostalgie de sa jeunesse. Il avait cessé d'être le Waugh satirique et désopilant de ses premiers livres (*Grandeur et décadence*, *Ces corps vils*, *Ce cher disparu*, *Une poignée de cendres*, roman dans lequel s'amorce déjà sa seconde manière).

Ils ne retrouvaient plus ce dialogue étincelant, désarticulé et absurde qui les avait tellement amusés. Ils ne se retrouvaient plus dans le Waugh converti, vivant sur ses terres du Somerset comme un gentilhomme campagnard et refusant d'inviter à sa table les concubines de ses amis ou connaissances. Ils critiquèrent son conser-

vatisme, son snobisme, que sais-je encore ? Décidément Waugh avait fait son temps.

Un roman de croyant

Retour à Brideshead, son grand roman catholique, ne fut aux yeux des critiques anglais de l'époque qu'un monument funéraire élevé à ses années d'Oxford. Ce n'est pourtant pas un roman d'esthète pleurant un monde défunt, mais un roman de croyant, mettant aux prises une vieille famille aristocratique anglaise et le monde d'aujourd'hui.

Waugh se pose le problème suivant : que peut bien faire un aristocrate catholique dans le monde moderne, sinon se saouler et multiplier frasques et fugues, jusqu'à ce que la grâce frappe comme la foudre un autre de ses élus ? Au fond la solution adoptée par Waugh et par son principal héros n'est pas tellement éloignée de celle qu'adopta un peu plus tôt un autre aristocrate noceur... et pour finir, saint, Charles de Foucauld.

Retour à Brideshead est le roman d'une famille aristocrate, restée fidèle à la vieille foi, dans l'Angleterre des années 20 du siècle dernier. Ici dandysme, catholicisme, aristocratie et fidélité ne font qu'un, et si le catholicisme est montré comme une grâce, il est également présenté comme une fatalité, comme une chose qu'on n'a pas choisie, qui vous possède, contre laquelle on regimbe, mais qui finira par triompher de vous car Dieu est le plus fort. Les cœurs sont transpercés d'un glaive. On monte au ciel en titubant. Le bonheur n'est pas de ce monde, les amants devront se séparer. Les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes.

On se souviendra ainsi de Lady Marchmain, gardienne de l'orthodoxie des mœurs de sa famille, de son époux, libertin et charmeur, ayant déserté le toit et le lit conjugal (car comment supporter une sainte ?) pour vivre ouvertement dans un palais vénitien avec sa maîtresse, de son retour in extremis à la foi et au repentir de sa vie dissolue. Et d'un fils, Sébastien, promis sinon au martyr comme son saint patron, du moins à un long chemin de croix, d'une beauté filiale et androgyne qui n'est pas sans évoquer la figure de Dorian Gray, moins le pacte avec le démon, et qui n'a véritablement rien d'autre à faire sur la terre que de devenir une espère de saint ; ce qu'il finira par être, après force fugues, saouleries, chemins de traverse et autres retraits monastiques aux confins du désert. La seule carrière qui sied à un aristocrate en ces temps délabrés. Echappé à la tutelle de sa mère, Sébastien devient la proie de choix du dieu jaloux des Ecritures. Il n'y a pas à dire, on dirait une fois de plus que le catholicisme a été inventé pour fournir des sujets à des romanciers.

Quant à Waugh, la foi, le gin, l'exercice de son art, la pratique religieuse, son rôle de *pater familias* et de gentilhomme terrien, et une correspondance soutenue avec son amie la romancière et historienne Nancy Mitford vivant à Paris furent ses principaux soutiens. Et Dieu, abrégeant ses épreuves et ses dégoûts, l'enleva à l'affection des siens à l'âge somme toute raisonnable de soixante-trois ans.

G. J.

lettres